

Suzanne Dubuc

Au large des balises

Une vingtaine d'années de pratique de la peinture, une demi-douzaine d'expositions solos à Montréal, tant dans les Maisons de la Culture qu'à la Galerie Trois Points, en 1991-92-93, une quinzaine d'expositions collectives, dont le Symposium de Baie-St-Paul, en 1990, et «Le pastel québécois contemporain» à la Galerie de l'UQAM, en 1992, et bien d'autres... Voilà le cadre respectable dans lequel s'est développée l'activité artistique de Suzanne Dubuc. Les témoins familiers de ce type d'activité, mais qui n'en ont connaissance qu'en spectateurs intéressés, au fil du temps, des événements, des expositions et de la sorte de linéarité qu'induit dans la perception l'oubli ou les souvenirs émoussés, pourraient très bien n'y voir que l'aboutissement de la recherche patiente, perfectionnée jour après jour, d'un moyen personnel et riche de s'exprimer par la couleur. C'est oublier que l'activité quotidienne des artistes est faite, avant tout, d'un fantastique corps à corps, d'une tragique confrontation avec les mondes de l'art. Non

pas seulement ce monde fait de toutes les œuvres qui ont précédé dans le temps et de celles qu'ils entreprennent aujourd'hui, et auxquelles Suzanne Dubuc tente désespérément de répondre, mais aussi le monde, beaucoup plus flou et beaucoup plus contraignant, de toutes les images que la société s'est mise dans la tête de ce que sont, ou devraient être, les œuvres, les arts et les artistes.

L'exposition que présente actuellement Suzanne Dubuc à la Maison de la Culture Mercier et dont j'ai pu admirer les éléments en atelier, répond, pour une grande part, aux considérations qui précèdent. Non seulement parce que la production des trente toiles qui la composent s'échelonne sur cinq années, de 1989 à 1994, mais surtout, parce qu'elles ont été choisies par l'artiste en fonction de leur rôle dans l'évolution de son travail. Rôle dont, comme nous, elle n'avait peut-être pas pris tout à fait conscience dans le déroulement quotidien de la production. Et voilà que dans cette suite magnifique, entièrement traversée de la passion pour l'éclat vital de la lumière et pour la profondeur structurante de la couleur, apparaissent soudain au regard, non seulement des liens inattendus, mais aussi des ruptures, des sauts, des remords qui relancent sans fin la quête.

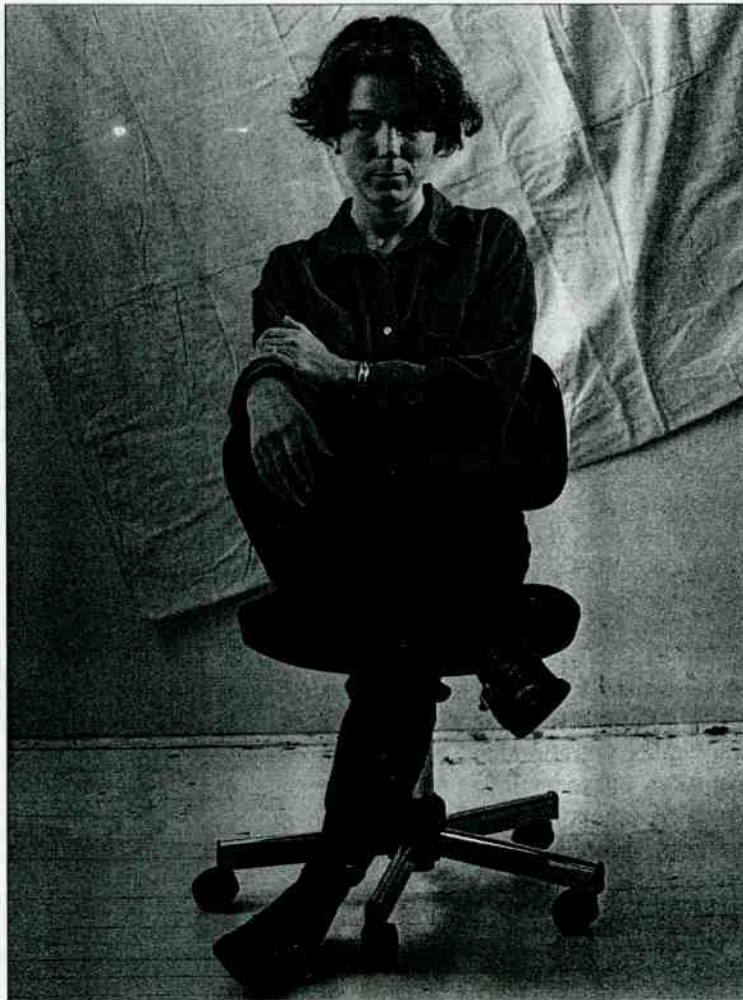
Ces manifestations du doute, garantie de >

Sans titre, 1992, 11
acrylique sur toile, 102 x
192 cm.



Suzanne Dubuc
photographiée par
Pierre Blanchette.
(détails)





Suzanne Dubuc
photographiée par
Pierre Blanchette.



Expositions :
rétrospective des
années 1989-1994,
Maison de la Culture
Mercier, 8105, rue
Hochelaga, jusqu'au
19 mars ;
Yuri Kruk Design,
3575, boul. Saint-
Laurent, bureau 711,
jusqu'au 10 mars.

la sincérité de cette peinture, tiennent en grande partie au fait que les œuvres de Suzanne Dubuc ne sont jamais une critique de l'histoire passée de la peinture. Elles n'opèrent que par glissements, déplacements. Elles ne peuvent donc jamais se référer à un point d'appui solide – ne serait-ce que celui d'une théorie passée qu'elles auraient déconstruite – pour se diriger ensuite vers un autre, dans la plus pure tradition du progrès de l'histoire. Elles passent au large, hors de la ligne des balises. Face à cet inconnu naissant sous le pinceau, il faut bien qu'elle et nous cherchions à nous rassurer. Alors, au cœur de ces «lieux» de la couleur qui ne sont déjà plus des taches sans être encore tout à fait des formes – sauf dans les pastels – nous inventons, au fil des productions, une ligne d'horizon qui ne dit pas un paysage, ou une juxtaposition de plans qui ne construit pas une perspective...

Dans les œuvres récentes, apparaissent des collages de morceaux empruntés à des toiles anciennes de l'artiste, tant il est vrai que «les images toutes faites n'ont pas à être rajeunies, mais distribuées autrement...». Ces collages, qui transforment l'espace intellectuel des toiles en espace brut (Paulhan), annoncent non seulement la naissance d'une structure plus formelle des œuvres, mais aussi l'apparition d'une dimension ludique dans leur création. Même si elle est consciente du regard chargé d'histoire que nous jetons par-dessus son épaule, Suzanne Dubuc n'en continue donc pas moins à mener son œuvre au large des balises. Nous ne pouvons que lui souhaiter, pour notre plaisir, longue et bonne route...

Jean Dumont

Nataly Gagné

Le nécessaire passage

Est-il bien légitime, aujourd'hui, d'utiliser encore le terme de «fraîcheur» pour qualifier les débuts de la production d'une jeune artiste de ce temps ? N'est-ce pas en effet courir le risque de voir prises pour naïves et dépassées les visées de cette dernière et antédiluviens l'âge et les opinions du commentateur ? Pourtant, comparés à l'abondance sur nos cimaises de jeunes productions, tout juste issues d'un savoir théorique récemment acquis, et trop souvent marquées de cette forme d'académisme bon teint et propre qui en est l'acceptation apaisée et déjà vieillotte, c'est bien au domaine négligé de la «surprise ravie» qu'appartiennent les dessins-peintures de Nataly Gagné.

Native de Chicoutimi, cette artiste a fait ses études en arts plastiques à l'Université du Québec, dans la «ville-reine» du Saguenay. Elle n'est donc pas, elle non plus, dépourvue de savoir théorique ; mais, comme nombre d'autres femmes-artistes, quand il s'agit de comprendre le monde qui l'entoure et d'ordonner le réel dont elle est une part, elle sait aussi mieux que l'autre sexe faire appel, avec les gestes du sensible, à cette autre moitié d'elle-même qu'est le corps et son >